

Peindre un geste de rébellion qui porte la mémoire du corps

Par Elie Ramanankavana

Dalila Dalléas Bouzar est une peintre franco-algérienne pour laquelle le geste même de peindre porte un sens profond. L'artiste réinvestit ce geste de son essence en tant que pratique liée au pouvoir. En Europe et dans beaucoup de pays, comme Madagascar, la peinture à l'huile, prédilection de Dalila Dalléas Bouzar, est en effet historiquement arme de représentation du souverain et de son autorité, de l'empire colonial et de l'espace colonisé, comme en témoigne Pauline Monginot dans *Peintres de Tananarive, palettes malgaches, cadres coloniaux*. Dalila Dalléas Bouzar, en étant pleinement consciente de cette fibre politique au cœur de son travail, se met ainsi au diapason total avec l'héritage séculaire de la peinture pour « voler à l'occident cette histoire de l'art qui a été confisquée à l'Afrique ». Pour elle, peindre, c'est restituer la place de tout un continent dans le narratif global mais exclusif de l'art.

Les œuvres présentées par l'artiste dans *Memoria : récits d'une autre Histoire* portent la marque de sa vision de la peinture comme résistance et comme tracé décentralisateur de l'histoire de l'art. *My life is a miracle* est un portrait représentant une femme entièrement voilée, ne laissant découvert que son visage. Ce voile est ici l'élément principal conférant au tout sa signification profonde. Il s'agit d'abord d'un héritage culturel. Appelé « haik », il s'agit d'un habit traditionnel algérien. Étoffe luxueuse, elle symbolise la fierté de tout un pays, matérialisée par le port de tête de cette femme marchant inéluctablement vers l'avant. Mais ce voile est avant tout une résistance à l'injonction du nu pour l'artiste. Comme une manière de dire que l'on peut choisir d'être couvert, de ne rien découvrir, d'opter pour l'opacité.

Tiana: ce nom mélange le malgache à l'europpéen. Il s'agit du portrait d'une femme malgache fruit de l'immigration, et pourtant sur son visage, les traits racontent l'histoire d'un peuple, celui de la Grande Île, ses origines austronésiennes portées par ces yeux aux plis asiatiques. Une histoire qui suit son fil jusqu'au présent où elle s'amalgame avec une trajectoire individuelle. Car ce qui intéresse l'artiste est le corps, la chair, et les récits qu'ils nous murmurent ou qu'ils nous crient.

Dans *Blood 2*, cette histoire de corps féminin devient une histoire d'exploitation, au sens négatif et positif. Ici, la mère est représentée les seins aspirés par la machine. Une image forte, pointant du doigt en silence un système où la source de tous les biens est asservie. Ce qui renvoie non seulement à une réflexion sur le genre mais aussi sur l'environnement, la terre étant la mère par excellence.

Par toutes ces œuvres, un seul objet, le corps, un seul fil conducteur, l'histoire, et une portée unique, la contestation non pas comme rébellion capricieuse mais une résistance continue à une domination implacable et à l'exclusion d'un tout.